



**Vassilis ALEXAKIS**

**Né en 1943**

**(Grèce)**

*Né à Athènes, Vassilis Alexakis est venu une première fois en France, en 1960, faire des études de journalisme. Fuyant la dictature des colonels, il y revient en 1968. Depuis, il fait des allers-retours entre les deux pays et écrit dans les deux langues. Il a obtenu le prix Médicis en 1998 pour La langue maternelle.*

### ***Les Mots étrangers, Stock 2002 / Folio, 2003***

*Ecrivain et se traduisant en grec et en français, l'écrivain a souhaité apprendre une autre langue, rare de préférence. Il a choisi le sango, la langue de la Centrafrique. Un moyen de retrouver les sensations des années d'apprentissage...*

#### **« Chaque chose a deux noms »**

Je constate que chaque chose a deux noms pour moi, l'un grec, l'autre français. Comment se fait-il que j'aie mis si longtemps à en prendre conscience? Je réalise également que je ne vois pas exactement de la même façon les objets selon que je les nomme dans une langue ou dans l'autre. Formulé en français, le mot «marteau» me rappelle le coffre-lit que j'avais construit tout seul, par souci d'économie, lors de mon installation à Paris. Dit en grec (*sphyri*), le même terme me fait plutôt songer à mon père qui aimait bricoler. Il prenait grand soin de ses outils, il les nettoyait avec un tissu imbibé d'huile de paraffine. Un jour je le surpris alors qu'il clouait un cercueil dans un

hangar appartenant à la municipalité.

— Il y a quelqu'un dedans? lui avais-je demandé.

Il y avait quelqu'un. Il tapait avec vigueur sur les clous, les enfonçait profondément, comme s'il croyait le défunt capable de s'évader.

Le mot «oignon» reçoit lui aussi un éclairage bien différent de chaque langue. Dans sa version grecque (*crommydi*) il me renvoie à ma mère, que je voyais souvent en train de faire rissoler des oignons dans la poêle, tandis que sous son étiquette française il me restitue la bienveillante physionomie de la patronne du magasin de fruits et légumes de la rue de Lourmel où je fais mes courses.

Les souvenirs que j'associe au grec sont beaucoup plus anciens que ceux qu'évoque pour moi le français. Ma langue maternelle connaît mon âge. Le français me rajeunit de vingt-quatre ans. C'est appréciable. Il me semble que mes textes français sont plus légers que mes écrits grecs.

Je commence à penser que l'apprentissage d'une langue ressemble à une cure de jouvence. Le sango ne me rappelle rien, mes souvenirs lui sont étrangers, il me donne l'agréable illusion que je peux prendre un nouveau départ. Il m'invite à jouer, comme le faisait le français. Il m'est moins douloureux d'évoquer la mort de mon père en sango qu'en grec. Je sais à présent comment on dit « mon père est mort ». C'est précisément l'exemple donné par le dictionnaire pour illustrer le verbe *kui*, mourir : *Baba ti mbi a kui*. Ce *a* isolé n'indique pas le passé comme en français. Il dédouble le sujet chaque fois que celui-ci n'est pas un pronom personnel. *Baba ti mbi a kui* : j'écris cela calmement. J'oublie de m'émouvoir.

Vassilis Alexakis, *Les Mots étrangers*, Stock 2002 / Folio, 2003